

Jules Renard

Propos littéraires

Table des matières

Propos littéraires.....	1
Sur Échasses.....	3
Eugène Bosdeveix.....	7
Entre les lignes.....	10
Alfred Vallette.....	13
Rachilde.....	14
La Mondaine.....	15
Le fin Lettré.....	17
Ceux qui n’écoutent pas.....	19
M. François Coppée essentiel.....	21
Les lutteurs.....	24
La Vieillesse.....	25
Congrès des Poëtes.....	26
Enquête sur les Académies.....	27
Enquête sur l’Alsace.....	27
Notes pour Louis Vauxcelles.....	28
Heureux les Ministres !.....	32
À la Chambre.....	35
Notes.....	38

Sur Échasses

Aucune voix intérieure ne m'a crié : « Par ici ! » – Il s'en faut de plusieurs longueurs que j'arrive à l'enthousiasme. J'écris bien, mais je ne sais lire que dans les journaux. J'ai étudié des choses autrefois, je m'en rappelle, quand j'allais à l'école. Je ne regarde ni autour de moi où je ne vois que moi, ni en moi où je ne vois rien, et je n'en suis pas moins littérateur qu'un autre.

*

J'ai fait d'abord de la critique, pour enlever le morceau, ensuite du roman, pour le rendre, et puis j'ai continué, pour me curer les dents, et toujours j'aurai la bouche mauvaise. Si cette image vous dégoûte, j'en chercherai de plus sales encore.

*

Bons confrères, j'ai aboyé à toutes vos lunes. Que ceux qui ne m'ont pas entendu me pardonnent et considèrent l'intention. J'ai agi de mon pire. Que les autres ne prennent pas mes gros mots de travers. On me rendra cette justice, qu'en insultant tout le monde je n'ai voulu me brouiller avec personne.

*

Je fais tour à tour, à m'y méprendre, du Goncourt, du Daudet, du Zola, du Bourget original. Ils croient à un vol, feuillettent leurs cartons, pensifs, furieux !

*

Un conseil : pas trop, trop d'art. Je vous assure que le peuple, mon seul juge, comme disait le général Boulanger, n'y tient pas. Songez à Démosthène. Quand on s'applique, ça sent le gaz. L'idée en forme a peur, ainsi qu'un lièvre. Venez donc me voir, vous me trouverez toujours cul sur table, en train de pondre sans douleur. Si cette image...

*

Cependant il y a un mépris de l'art qui est excessif. X... écrit trop vite. Je ne peux plus le suivre.

On doit souffler.

*

J'ai du métier : voici mes petits accessoires : un pinson pour les passages gais ; une vieille pendule pour les palpitations ; de l'odeur achetée au litre pour les tendres ; des plumes de corbeau pour les lugubres.

En somme, je cuisine habilement les divers ingrédients d'un roman, hors les larmes. La sensibilité n'est point ma partie. J'ai beau mouiller, avec mon doigt, les yeux de mes bonshommes : ils les ont toujours secs comme des pissotières mal entretenues. Est-ce que ça se voit ?

*

On dit que la pensée est une sécrétion du cerveau. C'est étonnant comme le mien salive.

*

20 ans. – En tout nouveau présenté je devine un ennemi, et j'observe avec intérêt le premier mouvement de sa main. Elle se détache du dos ou sort de la poche, et vient à moi lentement. Est-ce qu'elle s'avance pour une étreinte cordiale ou pour une gifle ? Douces transes !

*

30 ans. – Ça va ; je suis de première force en sympathie instantanée et en stéréotypie de sourires. Je tape sur les ventres qui ont quelque chose. Les ailes me travaillent les épaules, et la sagesse les gencives. Chaque jour, c'est une dent de plus qu'on a contre moi ; mais je me retourne, je compte les kilomètres d'écriture parcourus et me voilà consolé. Il me semble que je tiens mon avenir, en forme d'œuf, au creux de ma main.

*

La grenouille tenta d'égaler le boeuf en grosseur, pour l'avaler. Je suis envieux au point d'accorder, sans le leur dire toutefois, aux incompris, quelque talent.

*

Le toi est haïssable. Pour vivre dans une société de muets où je parlerais tout le temps tout seul, je consentirais qu'ils fussent sourds.

*

J'aime dans ma gloire ce qu'elle a de vexant pour les autres. À part cela, je m'en f... Il ne faut pas me faire plus mauvais que je ne suis.

*

Le commerce des lettres a une belle âme. Par année on imprime, dit-on, trois mille romans environ. C'est donc, ô rage, une moyenne de deux mille neuf cent quatre-vingtquinze que je n'ai pas signés !

*

– « Ah ! ce garçon m'ennuie. Il est là, c'est ma place. Il est jeune à ma place. Il a du talent à ma place. Que faire ? »

– « Tue-le ! »

*

Quand un monsieur me dit :

– « Nous avons une revue où viennent se poser, à notre signe, tous les talents, comme des colombes savantes. »

Je prends son bras et je lui serre le poignet légèrement :

– « Par sympathie ? Merci ! »

— « Non pas : je suis le faiseur d'anges de la littérature, le médecin des revues qui vont mourir, et je vous tâte le pouls. Votre heure est proche, mon ami. Vous en avez encore pour deux numéros. Deux et un font trois. Aujourd'hui la mode est aux collections courtes. »

*

Je n'ai plus d'affection que pour les inoffensifs, les vieux littérateurs en enfance qui, bavant déjà, écrivent, une serviette nouée autour du cou, et les tous petits emmaillotés qui ne poussent encore que de vagues cris d'imitation.

*

— « C'est du joli ! poseur, va ! »

— « Impitoyable éventeur de mèches, subtil chipeur de clefs, gros malin aux fosses profondes, on ne pourra donc jamais vous en faire accroire ? Ah ! vous connaissez les sépulcres blanchis, le coup de la vessie et de la lanterne, les trucs des faiseurs d'embarras et de tours, et c'est bien vous, n'est-ce pas, qui disiez ce matin, en voyant passer le convoi de troisième classe d'un riche défunt : « Encore un qui veut se faire remarquer sans ostentation ! »

Eugène Bosdeveix

Quel drôle de nom ! Passe pour Eugène. Mais Bosdeveix ! Comment le prononcer ?

J'avoue qu'au début c'était dur. Mon doigt paresseux désignait le plancher. Je disais pudiquement : « Je vous présente Msieur Gène, » et n'importe quoi ensuite, des syllabes de pigeon. Ma bouche n'avait plus de dents. Je soufflais des bulles.

Maintenant ça va mieux. Je m'avance de trois pas sur le parquet ; j'arrondis mes mains en cornet à voix haute et intelligible :

– « Voici monsieur Eugène Bosdeveix ! »

Aussitôt tous les traits d'esprit de France fusent vers moi, de leur volière. C'est un triomphe. Je me couvrirais d'une gloire moindre en récitant des vers dans un salon.

Il fait de la littérature. Je m'y attendais. Il a un durillon au bout de l'index gauche, la lèvre supérieure sèche, stérile ou ravagée, et des cheveux droits sur la peau bien tendue d'un crâne plein partout. Mais le continu sourire de ses yeux lui donne l'air gosse.

Il l'est, car soudain on le voit bondir, sauter des chaises, franchir une table, enjamber des personnes de taille élevée, monter ses quatre étages par la rampe, et courir, les pieds en l'air, d'une main agile.

Il rêve une bibliothèque où, d'un rayon à l'autre, il voltigerait sur un trapèze. Il rêve un théâtre où s'agiteraient des bonshommes de vingt-cinq mètres. Il rêve, comme chambre à coucher, le Palais des Machines.

– J'aurais, dit-il, un lit dans un coin, un petit lit de fer pliant ; à l'autre coin diagonalement opposé, une table de nuit. Dès mon lever, je fumerai ma pipe et j'emplirai le Palais de fumée, ainsi qu'une bouteille. Ensuite j'ouvrirai les innombrables petits carreaux afin d'aérer. Ensuite, j'organiserais des courses de puces qu'on suivrait au moyen de télescopes. Ensuite...

Mais heureuses les lettres jetées à la poste ! quand on leur colle un timbre rare sur le dos, elles se retrouvent à l'étranger, en pays lointain.

Correct, discrètement mis, Bosdeveix ne montre de coquetterie que dans le choix de ses cravates. Il les exige découpées au milieu d'une pièce d'étoffe intacte, larges comme des tabliers, et si étonnamment coloriées qu'à les regarder une fois,

on n'en peut plus.

Toujours gai, il a écrit *l'Angoisse*, un livre désespéré, dans l'accent du désespoir, comme l'autre jeta son anneau à la mer, pour dépister le bonheur acharné, et il chante toutes les chansons populaires de Bruant, plus une.

Sobre, il imite l'ivrogne avec la perfection des grands poëtes.

– Bosdeveix, allons-nous prendre un bock ?

– Bravo, partons ?

Mais Paris tourne. Les cafés se succèdent. On ne prend jamais de bock.

– Si nous en prenions un second, dit pourtant Bosdeveix, encore un autre, un dernier ?

Et il marche, plus bavard qu'une pie aveugle, il marche pour causer.

– Je suppose qu'un physicien... Quand un chimiste combine... Admettez qu'une âme immortelle vous regarde avec les yeux de son esprit...

L'imprudent qui lui répond ou l'écoute a bientôt la tête comme du sucre en poudre. L'habileté consiste à dire : « Oui, oui, évidemment, évidemment », chaque fois qu'on rencontre un bec de gaz.

Les plus intimes causeries de Bosdeveix doivent se ressentir de ses lectures. Il dédaigne les livres modernes. Il aime cette sorte de vieux bouquins, très gros, si commodes, quand on n'a pas de chaise d'enfant, pour asseoir les bébés d'amis. Tandis que sur la cheminée, grâce à un mécanisme de son invention, un oiseau étrange, innommable, marque l'heure silencieusement, en ouvrant le bec, une fois pour une heure, deux fois pour deux heures, et ainsi de suite jusqu'à minuit. Eugène Bosdeveix lit Baruch de Spinoza, Spencer et Bain. C'est de tels maîtres qu'il apprend l'art délicat du roman.

D'où *l'Angoisse*, cette superbe brioche psycho-philosophique cuite dans un four de campagne, pour une noce de trois villages devant durer quinze jours. Cette vulgaire irrévérence à propos d'un livre qui présentement, fait dire : « Eh ! Eh ! » à des juges considérables et de goût difficile et sûr, que l'auteur me la pardonne parce que j'ai foi en lui.

L'Angoisse est son premier manuscrit imprimé. Bosdeveix n'a plus seize ans, mais il avait gardé un genre de virginité que redoutent les éditeurs, et il ne sait que d'hier qu'il faut laisser en blanc le verso d'une feuille. Peut-être lui a-t-il manqué de passer par les revues de jeunes où la graine d'originalité se décortique au frottement des graines voisines. Il me semble s'être encore peu servi de ses qualités. Or il possède, en toute propriété, développé, le sens du grotesque. On ne le

dirait pas, mais on le dira. S'il perd l'habitude de penser sous l'œil pur de Kant, les fagots s'écartent d'eux-mêmes, et le vrai Bosdeveix insoupçonné apparaîtra, prêt pour la caricature du monde. Déjà j'ai vu, en lettres infinies, un titre prometteur : « Le Bouffon ».

Frottions-nous les genoux et attendons.

Mais tout ce verbiage ne signifie pas grand'chose. Je me permets, sur un ton de suffisance à la mode, de jouer au conseilleur et de prévoir l'avenir d'un garçon.

Je ferais bien mieux d'aller soigner mon style.

J'en conviens et j'y cours.

Entre les lignes

Mon Cher Parrain,

Qu'est-ce que tu me donneras pour mes étrennes ? Y penses-tu ? Je t'écris cette lettre afin de t'éviter des affronts. Maman te ferait la moue, si tu m'oubliais. L'année dernière, elle t'a complimenté ; elle t'a dit :

– Parrain, c'est vous qui apportez le plus beau joujou. Il n'y a que vous pour trouver des joujoux élégants et solides. Ils ont du caractère. Où diable les achetez-vous donc ?

Maman dit cela à tout le monde. Mais pour toi, elle disait vrai. Ta voiture de pompiers a duré plus longtemps que les autres. La preuve que j'ai encore une roue. Je te la montrerai si la bonne ne l'a pas jetée dans la boîte aux ordures. J'espère, mon cher Parrain, que ces compliments ne tomberont pas dans l'oreille d'un sourd. Tâche de te distinguer, cette année. Tu auras des rivaux, je te préviens. On m'a promis beaucoup de choses.

Crois-moi, n'offre pas d'utile. Maman n'aime pas ça, ni moi ; c'est offensant. On a l'air de pauvres. Sans compter que l'utile a des fois servi. On se passe un chapeau trop grand, des souliers qui blessent, et ça peut faire le tour complet. Alors on se trouve pincé. Je sais une timbale qui est revenue à ma petite sœur. Tu vois ! Achète-moi plutôt une machine personnelle et très chère. Veux-tu lire au fond de mon cœur ? Je déteste ma tante. Elle est trop avare et dit à maman :

– Ma chère, je connais les enfants (C'est pas vrai, elle n'en a pas.) Un rien les amuse. Ils ont tant d'imagination ! Ce sont de petits poètes. (Jamais de la vie !) Montrez-leur un morceau de bois avec du linge autour, ils croient voir un prince. (Elle en a menti !) Aussi, entre nous, je n'ai pas fait de folies. (Ça, c'est vrai.)

Ma tante ajoute qu'il ne faut pas trop offrir aux gens et que ça les gêne parce qu'ils sont obligés de rendre. Maman répond qu'elle a raison et comme elle est très fière, elle donne le prince de bois au concierge et m'en achète un autre. Ensuite elle bat froid à ma tante.

Autre exemple : M. Morval vient de m'envoyer un chemin de fer. Il l'envoie d'avance pour échapper aux comparaisons, je n'ai encore que ça, je ne peux pas préférer autre chose. En attendant mieux, je m'amuse, n'est-ce pas ? et je dis :

– Quel bon M. Morval ! Comme j'aime M. Morval !

Erreur ; j'ai compris ; je me retiens de jouer et je me tais. Si tu voyais son chemin de fer, mon vieux Parrain ! Les wagons ressemblent à des boîtes de sardine. Avec ça que M. Morval se prive de monter en première, lui !

Bref, j'ai des goûts distingués. Si, si, ne m'interromps pas. Quand j'étais petit je ne cassais, avec plaisir que les joujoux de cinq cent mille francs. J'en ai un peu rabattu depuis, mais, comme on dit, il n'y a encore que ce qui coûte cher qui coûte bon marché, et quand on se moque de moi, je boude. Rien ne m'ennuie comme d'avoir l'air content pour plaire aux gens. J'aime mieux faire ma tête franchement.

Es-tu encore embarrassé, mon cher Parrain ?

Demande-moi donc mon avis, pour voir. C'est sûrement le mien le meilleur. J'ai presque envie de te dire ce que je veux. Mais, as-tu remarqué : quand on désire quelque chose, on n'ose pas le dire, de peur que la chose qu'on désire ne soit, en réalité, peu désirable et qu'il n'y ait une autre chose plus belle qu'on oublie de désirer. D'ailleurs, les parents savent mieux que leurs enfants ce qui leur manque. C'est comme le bon Dieu qu'on n'a pas besoin de prier. Voilà mon avis.

Et puis, décidément, j'aime mieux ne pas savoir ce que tu me donneras. Ça me portera un coup, comme quand on suffoque.

Tandis que si je le savais, je te désapprouverais peut-être par mon insensibilité. D'ailleurs, je le répéterais.

Si je joue tout de suite avec ton joujou, sérieusement, sans même te remercier, sois content, c'est qu'il me plaît. Mais si je fais des phrases, défie-toi, ce sera pour obéir à maman qui me pousse dans le dos. Tu n'auras pas eu de nez, mon pauvre Parrain. Il faudra réparer ça d'urgence. Le plus simple sera de me donner de l'argent.

Mais je te recommande surtout de ne pas me donner quelque chose qu'on m'aura donné déjà. Il ne faut jamais copier ses devoirs.

Mon cher Parrain, le papier me manque et je n'ai plus de place. Excuse l'orthographe ; j'ai écrit vite pour avoir plus tôt fini, et je suis si fatigué que j'ai envie de dormir. Aussi j'ai plus soigné le commencement que la fin, mais le cœur y est partout.

Je termine en t'embrassant et en te souhaitant une bonne année, comme de juste, et le paradis à la fin de tes jours, naturellement.

Puisse-t-il venir le plus tard possible ! Si tu veux que je te souhaite autre chose avec, ne te gêne pas, tu n'as qu'à parler.

Ton filleul que tu aimes bien.

Alfred Vallette

Le pot de fer.

Boutonné jusqu'au col mince comme une raie d'écume, il ne se laisse pas taper sur le ventre.

Quand il raidit ses jambes courtes, les deux anses dans les poches, tête, tondu, coiffé d'un couvercle aux bords plats et haut de forme, nul vent ne l'ébranle, mais il tourne volontiers de lui-même avec la lumière.

Il parle et dit couramment d'une voix fêlée :

« N'est-ce pas ?... point de vue... tout comprendre... caractère des choses... Objet en soi... analyse et synthèse. »

À son foyer brûlent : du bois dur, des principes secs, des règles de vie inflexibles.

Une joue grosse, l'autre ronde, les cheveux cendre et suie, poli par la flamme et le frottement, il cuit d'ordinaire à petit feu. On y ferait la soupe au lait.

Mais, parfois, il se fâche à blanc, au seul nom de quelque pot de terre trop commune. Geste cassant, moustache pointée, rœillots malins, il bout, et bientôt son couvercle remue, se soulève et monte, ailé comme le pétase du *Mercure de France*.

Rachilde

Quand Rachilde se regarde peinte par M. François Guiguet sur la porte du minuscule enfer où règle de démon de l'absurde, elle se trouve bien.

On peut donc la réussir. Essayez à votre tour.

Observez que le front, sous les cheveux corsés, semble une allée qu'on vient de ratisser, notez deux boucles, griffes allongées de derrière la tête, ou crêpes voilant les tambours de basque des tempes.

Collez votre oreille au délicat coquillage de l'oreille pour écouter le bruit que fait une âme toujours agitée.

C'est sur trois nez comme ce nez que devait poser d'aplomb le trépied antique.

Deux lieux de sourcils bordent les yeux. Penchez-vous avec prudence pour voir, à travers les roseaux des cils, couler tout au fond le regard.

Enfin, si vous cherchez un nouveau modèle de fil à couper le beurre, copiez la bouche.

Et quand vous aurez pris tant de peine, Rachilde au sourire énigmatique vous dira :

– Non, vous ne connaissez pas la petite Rachilde.

La Mondaine

Les anarchistes savent-ils qu'ils ont pour eux M^{me} Sancerville ? Voilà de quoi les fortifier. J'eus l'honneur de lui être présenté l'autre soir dans le monde, où je vais parfois braver l'ennui.

Elle me fit à peine un signe, tant elle était lasse. Vraiment, depuis quelques jours, elle lisait, elle pensait trop.

— Vous vous fatiguez, madame, lui dis-je, et déjà l'idée anarchique travaille, bosselle le pur ivoire de votre front : elle vous tuera.

— Mais, monsieur, me dit-elle, comment la chasser ? ces problèmes me passionnent. Je les trouve si délicieux, si exquis.

— Seriez-vous une mécontente, Madame ? Vous avez soixante mille francs de revenu personnel, la liberté d'aimer qui vous plaît et de propager vos sentiments par le fait, un reste de beauté et même quelque jeunesse. Cette misérable vie ne peut-elle durer plus longtemps ? Que demandez-vous à l'Anarchie ?

— De l'imprévu, monsieur, des émotions, le plaisir d'avoir peur. Imaginez, par exemple, qu'un homme terrible, tandis que nous causons là, tous deux, sensément, après dîner, chez de bons amis, pose en bas dans la cage de l'ascenseur un paquet mystérieux.

— Une marmite ?

— Oh ! le vilain mot choquant ! quelle horreur ! Et combien je lui préfère le mont bombe. « Bombe » sonne si doux à l'oreille d'une femme ! une femme sait dire « bombe » sans grimacer.

— Oui, « bombe » fait la bouche petite comme « je suce des pruneaux de Tours ».

— D'ailleurs une bombe, c'est ce qu'on veut. Ça peut être joli, coquet, féminin.

— Praliné !

— Moi, je rêve d'une bombe exquise.

— Encore ! une bombe exquise afin de pulvériser le bourgeois infâme. Chacun son goût dans le choix des adjectifs. Soit, madame, la bombe exquise lancée avec le geste d'un champion de tennis éclate. Nous sautons ; tout saute...

— Taisez-vous. J'éprouve une sensation étrange. Vous me troublez. Je frissonne

déjà...

– Et vous exhalez une telle odeur d'héliotrope qu'une narine d'anarchiste même se boucherait. Mais c'est fini. Tout a sauté. Plus rien. La place nette attend. Qu'y mettez-vous ? Parlez-moi de la société future.

– Vous avouerai-je mon idéal ?

– Je pense, chère madame, que vous n'y atteindrez jamais, à cause de cette lourde robe en velours qui vous tire obstinément vers la terre, par vos maigres épaules. Avouez tout de même.

– Monsieur, voilà : moi, je respirerais volontiers une bouffée de servitude. Je souhaite un tyran.

– Tiens ! c'est gentil, comme voeu de bonne année. Vous voulez dire un roi qu'on appelle « sire », un empereur qui fasse marcher le commerce à la cravache.

– Non, non, je veux bel et bien dire un vrai tyran, un despote de l'histoire ancienne, fastueux, absolu et un peu cruel, parfaitement, cruel, qui foule aux pieds les lois divines et humaines, positives et naturelles...

– J'entends cette phrase pour la première fois.

– Qui nous bouscule, car nous piétinons, monsieur, nous captive à la lettre et dramatise enfin notre vie plate. Je vous jure que toutes ces dames l'adoreraient.

– Je le crois, madame. Du reste, vous ne désirez rien que de raisonnable. D'accord avec les anarchistes sur ce point qu'il faut tout détruire (on verra ensuite), vous leur soufflez, dès qu'ils tâtonnent, une solution ingénieuse. Si l'un deux nous écoutait, il ne vous dirait pas : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? » Mais, familier et fier, pinçant du bout de ses doigts calleux votre oreille rose, il vous dirait : « Bravo, vieille camarade ! courage, bonne bougresse ! les aminches te suivent : va de l'avant ! »

*

Précisément, à ces mots, les deux battants de la porte du salon s'écartèrent, et un domestique blanchi sous le harnais annonça, clair comme un timbre :

– « La voiture de M^{me} Sancerville est avancée. »

Le fin Lettré

– Oui, je suis anarchiste. Pourquoi riez-vous ? parce que j'ai une redingote longue comme une robe de chambre, des souliers glacés, des chaussettes de soie, un caleçon fleuri, une chemise réglée, des manchettes à cornes, un œil sous cloche, une étoile de verre piquée dans ma cravate, et une large cravate matelassée où coucheraient un pauvre sans domicile !

Là, là, j'entends bien ; vous criez : du feu ! j'ai faim ! mais moi je me lave à l'eau froide en toute saison, et Jean-Baptiste se nourrissait de sauterelles. Vous prenez la question par le petit bout. Élevons-nous, s'il vous plaît. Que vaut le détail ? « Il n'y a de science que du général », et la conquête de l'idée importe plus que celle du pain.

Tandis que vous poussez de vos bas-fonds des clamours confuses, je pense net, en haut, je vois clair, j'organise, et je donnerai au mouvement la direction qu'il faut.

Je ne trouve pas mon rôle « d'anarchiste aisé » moindre que le vôtre. Si vous pratiquez, ça et là, timidement, quelques théories, je les lis toutes. Est-ce un jeu d'enfant ? comptez les cinquante-trois volumes de Proudhon, les brochures que je reçois, les journaux où je collabore. J'écris déjà l'apothéose de Vaillant.

Je l' « essayais » hier soir, chez l'ennemi même, au cœur de la place, dans le monde. Je me vois encore accoudé sur la cheminée où je posais tour à tour mon cigare et mon verre de fine. Ma main libre, qui ne faisait qu'entrer et sortir, semblait prendre au creux de ma poche le bon grain pour le jeter.

Vraiment, ces gens du monde ont de l'esprit. On peut les réunir en tas et cogner dessus à poings fermés, ils ne se fâchent pas, et quand je mérirerais d'être mis à la porte, la maîtresse de maison me paye d'un gâteau chacune de mes grossièretés, car je suis l'ennemi des usages comme des lois. Ainsi parallèlement, les anarchistes de leur côté et moi du mien (le contact me froisserait un peu), nous marchons droit au but.

Et je ne crains pas qu'ils me renient à l'heure du partage. Écoutez un aveu mélancolique : ce qui est prévu n'arrive jamais. Seul, le fou croit qu'on réalise et que les paradis s'inaugurent. Rien ne finit, même mal.

J'espère toutefois que quelque matin on fusillera les anarchistes dans le dos et que je recevrai la nouvelle aux bains de mer.

D'ici là, ils m'aideront à vivre. J'ai de la copie sur le marbre. Les grandes douleurs des autres me rendent bavard. Je prépare toujours quelque chose, je songe au roman définitif sur l'Anarchie, je prémédite une ballade anthologique.

Et ça ne m'empêche pas d'aller au café.

Ceux qui n'écoutent pas

ELLE

Comment voulez-vous que j'écoute cette niaiserie, vicomte ? Ces petits auteurs ne connaissent pas le cœur humain.

LUI

Vous dites vrai, baronne, on ne connaît le cœur humain que dans notre monde où les femmes savent si bien se décolleter que leur cœur se voit presque.

ELLE

Vous avez de l'esprit, vicomte ; vous devriez faire du théâtre, afin de montrer à ces gens-là la manière de s'y prendre.

LUI

Hé ! hé ! baronne, je m'y mettrai peut-être ; j'ai de l'imagination. Ainsi, devinez mon rêve de cette nuit.

ELLE

Mais je pense que vous rêviez de moi.

LUI

Non, baronne, vous étiez trop près. Je rêvais que j'avais mal aux dents. Précisément, il m'était arrivé, le soir même, de manger la soupe et le bœuf chez un ami de mœurs simples. C'est bon, baronne, du bon bœuf nature qui rappelle la campagne. Or, imaginez que dans mon rêve, il me restait du bœuf entre les dents.

ELLE

Sale !

LUI

Attendez. D'abord, j'en tire un fil, puis un écheveau, puis une livre, puis une brouettée, puis un plein chariot. Oui, baronne, je tire de ma bouche, un plein chariot de bœuf. Hein ! croyez-vous que je l'ai, la bosse du théâtre ! serait-il assez réussi comme ballet-féerie, mon chariot de bœuf bouilli ?...

...

VOIX D'EN HAUT

À la porte, l'idiot synthétique !

ELLE

Ça, c'est pour vous, vicomte.

VOIX D'EN BAS

Silence, dehors, la sarigue froide !

LUI

Et ça pour vous, baronne ?

M. François Coppée essentiel

« Parisiens, mes amis, moi, pâle et chétif Parisien, je voudrais donner mon modeste avis, et je viens ajouter ma goutte au fleuve d'encre qui a coulé...

« Il faut vous dire que je loge au rez-de-chaussée...

« Je prends, comme disent les bonnes gens, l'omnibus de mes jambes...

« Moi qui vous parle, la main sur la conscience...

« Celui qui écrit ces lignes sent au fond de son cœur de vieux latin, pénétré de l'esprit évangélique...

« Lâchons le mot...

« Tranchons-le...

« Suis-je le jouet d'une illusion ?...

« On va me trouver bien naïf...

« Êtes-vous comme moi, je...

« C'est un tic, si vous voulez, mais que voulez-vous ?...

« Je ne suis qu'un pauvre objectif...

« Mon instinct de brave homme...

« Grâce à Dieu, je suis insouciant de nature, et franc du collier...

« Simple et modeste ignorant, ignorantus, ignoranta, ignorantum...

« Au fond, voyez-vous, malgré les airs que je prends quelquefois de me moquer du monde, je suis la dernière grisette...

« Il paraît que ma physionomie excite les statuaires et les peintres...

« Je sais bien que si j'étais chimiste...

« Décidément, je n'ai rien d'un globe-trotter...

« Mettons que je suis un réactionnaire indécroitable...

« Blaguez-moi tant que vous voudrez...

« Laissez-moi mon petit esprit...

« Le public, voyez-vous, est simpliste...

« La justice absolue n'est pas de ce monde...

« Baccalauréat, voilà de tes coups !...

« Dieu me pardonne, je tombe dans l'esthétique, alors que je n'y entendis goutte et que je considère cette prétendue science, entre nous soit dit, comme de la viande à gens saouls. Excusez-moi...

« Esprits positifs, je vous en prie, grâce pour l'idéal...

« Impitoyables rationalistes, et vous, moins excusables encore, sceptiques dilettantes...

« Tenez pour certain que ce sécot de Taine...

« Hirondelles, mes sœurs !...

« Est-ce parce que je vieillis, mais je trouve que le vieux feu avait du bon...

« Opinion de poète ! romance ! dira-t-on. Je ne déteste pas la romance...

« Est-ce que cela ne vous fait pas bouillir les sangs, comme disent les commères...

« Ouvrons l'œil et le bon...

« À nous deux, sire, causons un peu...

« Tout beau, messieurs les politiciens...

« Qu'est-ce à dire, messieurs les humbles serviteurs du suffrage universel ?...

« Mystère et pots de vins...

« Cela dit, ne nous emballons pas...

« À quoi bon envoyer de nouveau les hommes politique à Mazas ? Le budget des prisons est déjà bien assez lourd et on prétend justement que cette année les haricots seront hors de prix...

« Tout cela est bel et bon, mais tudieu ! qu'on tienne ferme le drapeau !...

« Qu'importe, après tout, si le drapeau est planté sur la brèche !...

« Le paradis des braves à tous ceux qui, comme moi, ont le cœur cocardier et aiment à entendre rimer gloire et victoire...

« Ce livre a fait se hérissé de satisfaction le bonnet à poils que j'ai dans le cœur...

« Pardon de la métaphore rococo, elle a le mérite d'être exacte...

« Et mon grand empereur a eu tout de même une fameuse idée...

« J'ai eu des picotements dans les yeux...

« Mes larmes de vaincu, larmes de faiblesse et de honte, la patrie elle-même les avait essuyées avec un pan du drapeau...

« Je me revois au temps où nous faisions, sur le trottoir du chemin de ronde, tant de patriotiques parties de bouchon...

« J'espère que jamais on n'arrachera cette page glorieuse de notre histoire !...

« O vieille France ! o Gallia...

« Mais voici que je me souviens que le canon gronde là-bas... »

Les lutteurs

Ne vous en allez pas, messieurs et dames ! on va commencer, il ne manque que dix sous sur le tapis. Vous êtes plus de cent personnes dans cette troupe assemblée et vous ne trouveriez point une pauvre misère de dix sous dans vos poches. Ce serait une honte ! Eh ! l'armée française, approche un peu ! Les militaires payent moitié place. On les rembourse quand ils reviennent de Madagascar. Un sou à vous deux, c'est-il trop cher pour voir le beau travail de M. Polydor ?

Entrez donc au salon, madame ! Polydor ne mord personne. Il n'avale que sa langue, les jours de soif. Merci, madame ! plus que huit sous. Du courage. Admirez-le !... En s'asseyant dessus il casse les bicyclettes. Il tuerait un tigre à seule fin de s'y tailler un caleçon neuf. Merci, encore sept sous ! du courage ! Il va porter à bras tendu les petits poids que voilà. N'en faudrait guère de pareils pour mettre autour d'un pigeon. Plus que six sous. Vous prendrez l'impériale de l'omnibus. Tâtez-moi ces boules de fonte. C'est dur comme les cuisses de M. Polydor. C'est moins lourd que le budget..., plus que quatre sous, merci, le chiffre est officiel..., mais ça pèse tout de même, et chacune d'elles vaut un bœuf. Plus que trois sous ! un petit effort. Vous rentrerez chez vous à pied. On refuse les timbres-poste. Plus que deux sous ! le prix d'une boîte d'allumettes. Vous lirez votre journal à l'électrique. Merci, plus qu'un sou, un sou, c'est tout. On trouve un sou dans une poubelle. Oh ! le jeune père de là-bas, regarde sous ton pied ; il doit y avoir un sou. Justement. Merci, messieurs et dames. Nous ne voulons pas vous faire poser. Nous ne sommes pas des accapareurs. M. Polydor est un artiste et moi aussi, de conscience ! et si vous nous jetez encore cinq sous, seulement cinq sous, pas un louis de plus, pour nos petits bénéfices !... Non, c'est trop. Vous canez, vous détalez. Je savais bien. Je voulais vous faire peur. Vite à vos places, messieurs et dames, ouvrez l'œil et gardez votre argent. M. Polydor va commencer, il commence, pour rien, pour l'honneur !

La Vieillesse

- Les vieux comme moi...
- ... Tu dis toujours, papa, que tu es vieux.
- À force de le dire !
- Tu le répètes par coquetterie, depuis vingt ans, et tu n'est pas plus vieux aujourd'hui qu'hier.
- Si, j'ai un jour de plus.
- Ce qui n'est rien, même à ton âge ; et ton âge, tu ne le sais pas exactement. Il faut que tu fasses effort pour te le rappeler, que tu calcules. Tu crois alors à ta vieillesse.
- Je la sens. J'ai une petite preuve qu'elle me tient.
- Tu as de l'appétit, du sommeil, tu chasses encore.
- Le fusil allège et trompe.
- Tu marches comme un jeune homme...
- Oui, mais hier... Autrefois, quand j'allais à la ville, s'il m'arrivait de prendre une canne, c'était pour faire comme tout le monde. Le vrai chasseur méprise un peu sa canne. Je prenais donc la mienne ou je ne la prenais point. Je ne m'occupais pas d'elle... Mais hier, je suis à peine sur la route, que j'ai l'impression qu'il me manque quelque chose. D'abord je ne devine pas, je cherche, je reste là, planté, puis, machinal, je retourne à la maison pour le prendre, ce bâton.

Congrès des Poëtes

Je ne fréquente pas chez les grands poëtes. Peu m'importe qu'ils soient morts ou vivants. Si, « dans mon respect », Leconte de Lisle avait eu la première place, il la garderait. Mais elle était prise par Victor Hugo, qui l'occupe pour ma vie. Je regrette, et prie les divers candidats de vouloir bien m'excuser.

D'ailleurs, avec votre système de succession forcée, ne risquez-vous point, aux époques de sécheresse, d'appeler « cher maître » quelque vague monsieur ?

Pour moi, sûr du Dieu que j'ai choisi, je ne le changerai plus : j'ouvre en tremblant ses livres et je me signe, comme quand il éclaire et qu'il va tonner.

Enquête sur les Académies

Pourquoi chagriner nos maîtres ? Un peu de patience. S'il y a dix académiciens de trop, laissons « opérer » la mort. Il ne lui faudra pas longtemps pour réduire les immortels au nombre légal. Et elle saura, mieux que nous, faire un choix tel que personne n'y trouve rien à redire.

Enquête sur l'Alsace

I. – Je n'ai jamais été fâché.

II. – Il faut bien que je pense à l'Alsace-Lorraine ; il faut bien que je pense à la lointaine guerre, et aux vingt-huit et aux treize jours, puisque je suis soldat. Et j'ai le droit d'en parler, parce que je suis soldat. Mais M. François Coppée n'a pas ce droit, car il n'a jamais été soldat, et il n'a plus aucune chance de le devenir. De quoi se mêle-t-il ? Une loi devrait interdire toute manifestation patriotique aux pékins. Or M. François Coppée, poète illustre, et bon journaliste, n'est qu'un pékin.

III. – J'espère que bientôt la guerre de 1870-1871 sera considérée comme un événement historique de moindre importance que l'apparition du *Cid* ou d'une fable de La Fontaine.

IV. – Non, non, si une guerre surgit, je ne promets pas de l'accueillir d'une façon charmante. Mais j'irai me battre, – si je suis encore soldat. Et, tout le long de la route, de braves gens, nos vieux maîtres de rhétorique nationale au premier rang, me regarderont passer et m'encourageront au devoir par leurs cris, leurs refrains et leurs chapeaux.

C'est avec ces braves gens-là que je me battrais de bon cœur, pour me faire la main.

Notes pour Louis Vauxcelles

Les écoles. — Je n'ai jamais sur ce que c'était : peu de chose, sans doute, un prétexte à écrire plus tard des chapitres d'histoire littéraire. On ne doit aux écoles que les procédés. Le talent reste individuel, bien que ce dernier mot, je ne sais pourquoi, me fasse mal au cœur.

On dit humaniste, naturiste, comme on dit humoriste, ironiste, etc. C'est peut-être la même chose. Ironiste ! quand on pense que Catulle Mendès lui-même s'y est laissé prendre ! Il a cru que nous voulions faire de l'esprit ! Le fonds de l'homme de talent, qu'il soit ironiste ou lyrique, c'est le désespoir morne de n'avoir pas plus de talent. Les derniers venus crient très fort : « Vivons ! » C'est un beau cri, mais quelques-uns oublient de dire à quoi...

Les influences. — On les subit toutes. Le plus original résiste le mieux. Et puis, ça dépend de l'âge. Je ne crois pas qu'un jeune homme, s'il n'est qu'artiste, commence par Tolstoï.

À trente ans, besoin d'agir, et de se mêler à son pays. On vote. Voter, c'est une petite action importante. À trente-cinq ans, je n'avais pas voté une fois. Me voilà maire ! Et vexé, parce qu'un réactionnaire est élu conseiller général de mon canton... À cinquante ans, je suppose, j'espère, on est un sage. On ne rêve plus, on agit peu. On médite jusqu'à la mort.

Les grands événements. — Je vois bien que ça retentit ! C'est une stupeur pour moi que certains hommes que j'admire ne soient pas dreyfusards, anticléricaux et pacifistes. Oui, une stupeur ! Qu'on se batte à propos d'un objectif, soit ; mais comment se peut-il qu'une question de justice nous divise ? Peut-on être antisémite, sauf quand on se brouille avec un ami, et parce que ça soulage de lui crier cette belle injustice : « Sale juif ! » Jamais je n'oublierai le soir qu'on criaît dans les rues la condamnation de Zola.

La politique. — Mais oui, il faut en faire ; pourquoi pas ? La politique repose ; il y a plus de certitudes en politique qu'en art. La caisse des retraites paysannes et ouvrières, voilà une certitude ! Les hommes politiques ont la manie de dire aux poètes, comme s'ils redoutaient leurs candidatures : « Laissez-nous donc ça ; si vous saviez comme c'est malpropre ! » Eh bien ! faisons de la politique propre. Et comme c'est toujours les mêmes qui ont du talent, les poètes auront vite fait de

battre les politiciens. Poëtes, tous aux urnes ! Écrasons le laid ! Je déteste le modèle libéral, parce que ce genre-là ne me paraît pas beau. L'avenir du socialisme, c'est qu'il fait appel à tout l'idéal.

Le renanisme. — Mon père ayant lu la *Vie de Jésus*, que je lui avait prêtée, me dit : « Mais enfin, d'après ton M. Renan, Jésus-Christ était-il un dieu ou n'était-il pas un dieu ? »

Je crois qu'on peut aimer Renan comme les plus grands, et tout de même lui reprocher un peu son renanisme...

MM. Paul Desjardins et Melchior de Vogüé. — Je ne connais pas.

M. Bourget. — Je ne connais plus.

Le nationalisme. — Barrès le dit mort. Et je renonce à dire du mal de Barrès. Ça ne m'amuse plus. Gloire à cet homme qui nous donne de si lumineuses fêtes d'art avec des idées si obscures !

Mais ne pardonnons pas au nationalisme de nous avoir pris Jules Lemaître. Ça, ce fut une brisure douloureuse, une rupture (que Lemaître ne se fâche pas, j'ose le dire) de famille.

Le mercantilisme, la pornographie. — Ah ! ma foi, je les excuse. Cette indulgence, d'ailleurs, ne m'est pas naturelle. C'est le fruit de ma raison, et elle m'échappe à chaque instant.

Combien de fois n'ai-je pas désiré me vendre, à tout prix ? Il y a de la pornographie dans l'*Écornifleur*. Ça ne m'a servi à rien. Je ne recommencerai donc plus ; mais l'immoralité des autres ne me gêne pas à condition qu'elle ne prenne pas de faux airs de vertu.

Les amateurs. — Je vous répète qu'il n'y a que le talent qui compte.

Les dames. — Elles en ont beaucoup — pas plus que nous.

Rachilde est une femme de génie. Je lis de Georgette Leblanc un livre très bien. Je n'ai lu de M^{me} de Noailles que le *Visage émerveillé*. Je l'ai lu de mauvaise humeur. Quoi ! il va falloir encore admirer quelqu'un ! Ça m'aurait ravi que cette dame fût stupide. À la lecture, le livre m'a bien souvent agacé. Que de vertige ! que de volupté ! Ça éprouve tant que ça, une petite religieuse ! De la douleur éclatante, du plaisir qu'on renonce à dire ! L'âme s'élance, le cœur aussi, les poumons aussi ! Ce n'est plus la vie, c'est la vie de la vie, l'amour de l'amour ; le silence crie ; on s'évanouit à chaque odeur, même à celle des petits pois verts. Et tout ce qui pénètre dans la poitrine, jusqu'à des terrasses ! On ne sait plus si ces dames mangent un fruit, ou si c'est le fruit qui les mange. Elles meurent de larmes, avec un soupir immense. C'est trop, c'est trop. Il faudra bien se calmer et remettre chaque mot en

sa place ; le style, ce n'est pas la femme.

J'ai donc boudé jusqu'à la fin du livre. Mais, le livre fermé, je réfléchis... C'est tout de même l'œuvre d'une femme de talent. Ce mot-là me suffit. Faites décorer M^{me} de Noailles. Elle s'entrera, comme l'Aiglon, sa croix dans le cœur, mais elle l'aura bien méritée.

Des faillites. – Je n'en vois point. La mienne, peut-être (voir l'enquête de Jules Huret) ; mais comme il y a l'homme d'une seule femme, il y a l'homme d'un seul livre. Nous comptons trop. Nous ne relisons pas assez. Il suffirait peut-être à tel failli de republier son beau livre tous les deux ans.

Des jeunes de talent. – C'en est plein. Et ils vont avec une vitesse ! Je ne peux même plus vous citer Marcel Boulenger, c'est déjà un maître. M. Gaston Deschamps lui a fait trois ou quatre articles. Autrefois, on pouvait arriver sans un article de M. Deschamps. Aujourd'hui, c'est impossible et je trouve qu'on est injuste pour nos critiques. On ne les évite plus. Mais j'aime surtout les jeunes, tout à fait jeunes, qui m'écrivent une belle dédicace sur leur première plaquette, et qui viennent causer avec moi, enivrés de littérature, les jeunes qui découvrent Flaubert, et veulent fonder une revue ! S'ils sont de mon pays, comme Henri Bachelin, l'auteur des *Horizons et coins du Morvan*, nous passons des heures charmantes.

Votre mot sur Claude Tillier me rappelle que je le connais, moi aussi, d'hier à peine. C'est à Clamecy, mon chef-lieu de canton, qu'on va lui élever une statue. Ce Claude Tillier était un homme. Nous en sommes très fiers. Ça va coûter plus de huit mille francs ! Un électeur me disait l'autre jour : « Je ne comprends pas qu'on mette tout cet argent à des pierres ». Que répondre ? Me voilà inquiet pour mon buste.

... Je passe toute la saison ici, dans une vieille maison de curé, que j'ai baptisée *La Gloriette*, et qui est à deux pas de ma commune. J'ai une jolie vue sur la vallée de l'Yonne jusqu'au Morvan, et sur un château qui se déifie de moi comme d'une bombe. Un petit tour le matin à la mairie, de la lecture ; peu de travail ; beaucoup de rêvasserie. Vie de famille. Du *Poil de Carotte* retourné ; c'est la logique. D'ailleurs, plus je vois, moins je comprends la vie, mais plus elle m'amuse. Je perds toute ambition littéraire, mais je garde les nerfs de la sensiblerie de l'homme de lettres écorché : une attitude de paysan me bouleverse comme une critique. Le curé, le noble, et un tiers de mes administrés, me détestent (mes enfants ne sont pas baptisés !). Je crois que le reste – le meilleur naturellement – me regarde d'un bon œil. Mais que de piqûres ! Hier, j'envoie demander des nouvelles d'un blessé ! On met presque mon délégué à la porte, en l'accusant d'espionnage ! Un instant je suis furieux, et puis je dis : « Tout ça est très bien. » Car tout est très bien, c'est l'homme de lettres qui finit par n'être qu'un pauvre bougre...

L'œuvre en train ? Aucune. Aujourd'hui on fait du théâtre pour être de l'Académie ou pour s'acheter une automobile. Je n'ai pas besoin d'automobile, et, à distance, l'Académie me fait l'effet d'un boui-boui. Alors, regardons. Par exemple, j'aurai bien regardé !

Au revoir, cher ami. –

Heureux les Ministres !

Heureux les ministres ! Ils savent mener à bien une enquête. Ce n'est pas facile, quand on ignore leur méthode, et n'a point, qui le voudrait, le pouvoir de suggérer les réponses nécessaires.

Je connais, que dis-je ? j'ai l'honneur de connaître un rhétoricien de Paris. C'est un jeune homme doux, grave sans profondeur inquiétante, exacte et appliquée, bon élève sous tous les rapports, sauf sous cette espèce de rapport qui facilite les enquêtes ministérielles.

Un seul souci le préoccupe : il a peur de rater son bachot à la fin de l'année. Aucune ironie ne le touche. On a beau lui dire : « Moi, j'ai échoué une fois, deux fois... », plutôt que de se rassurer, il répondrait : « Vous devriez avoir honte ! »

Ce qui ne le prépare pas à son examen lui est indifférent. Il ne se passionne ni pour Jaurès ni pour Déroulède et il ne connaît de ce dernier que le *Clairon*, par l'intermédiaire du gramophone ; Jeanne d'Arc le laisse froid : elle n'est plus dans son programme. Sa petite cousine même l'agace cette année ; elle l'empêche de travailler. Sans doute il crie aux récréations forcées, pas trop haut et pour me faire plaisir : « À bas la calotte ! » Mais pris au mot par un curé, il balbutierait devant cette robe noire comme devant celle d'un examinateur apparu brusquement.

Étrange élève de rhétorique !

Son professeur de français vient de lui rendre, corrigé, un devoir sur *Les Provinciales*.

Je le presse de questions :

- Qu'est-ce qu'a dit le professeur ?
- J'ai 16 sur 20.
- La note n'est pas mauvaise, mais il y a autre chose que cette note.
- Quoi ?
- Le professeur n'a rien ajouté ?
- Ah ! si, des observations sur la copie, au crayon bleu. Je ne les ai pas encore regardées.

- Et de vive voix ?
- Il n'a presque rien dit.
- Il a parlé de ton devoir en classe ?
- À peine.
- Rappelle-toi.
- Il a lu un passage ou deux.
- Après ?
- Il nous a dicté un autre sujet de narration pour la semaine prochaine.
- Tu réponds mal. Je te demande les commentaires de ce professeur qui lisait ton devoir.
- Il n'en faisait pas.
- Voyons, tu te troubles. Il est question de jésuites dans *Les Provinciales*. Le professeur a dû vous expliquer leur rôle ?
- Non.
- Non ! C'est impossible. Tu écris, toi : « Les jésuites avaient des mœurs relâchées. » Le professeur trouve-t-il que c'est vrai, faux, exagéré ?
- Je ne sais pas.
- Plus loin, tu traites les jésuites de race de vipères. C'est grave, ça ! Qu'en pense le professeur ?
- Rien.
- Oh ! tu fais le bête !
- Je crois qu'il a mis une remarque sur la copie.
- Oui, une barre. Que signifie-t-elle ?
- Que le professeur biffe l'expression.
- Pourquoi ?
- Je ne me souviens plus.
- Je lis en marge : « Style trop moderne. » C'est tout ?
- Oui.
- Ou tu écoutes mal, ou ton professeur n'est guère bavard, ou ce qu'il dit ne t'intéresse pas.
- Ça dépend.

– Tu ne me caches rien ?

– Non, je t'assure, mais j'oublie peut-être des choses ! S'il fallait tout garder. On a tant de professeurs. Une classe efface l'autre.

– Cherche ! Cherchons ensemble ! Certains mots peuvent t'aider : Escobar, Molina...

– C'est que je n'ai pas le temps. Il faut que j'aille étudier ma géographie.

– Va, va, jeune et excellent élève, mais si tu crois qu'avec ça je peux me plaindre à un député : faire interroger le ministre, blâmer ton professeur et augmenter sa paye, tu me prends pour un bon Français, digne de ce nom.

À la Chambre

Tandis que Jaurès parle, un prêtre, qui est dans la même tribune que moi, et qui a un ventre énorme (je ne dis pas ça pour le mortifier, il a bel et bien un ventre énorme), me murmure à l'oreille :

– C'est très beau en théorie, mais en pratique !...

Ce que Jésus-Christ a dû l'entendre de fois, cette phrase-là, et Jaurès aussi !

Le prêtre semble mal à l'aise d'avoir parlé si profondément. Il regarde de travers ce monsieur qui ne répond pas, et dont la figure s'est soudain glacée, parce qu'un gros prêtre a peur de l'idéal.

Jaurès parle, et, sans doute, dans d'autres tribunes, des spectateurs disent : « Il n'est pas sincère » ; mais parmi ceux qui l'admirent, et dont le cœur bat, un jeune homme applaudit, trop fort. Je me garde de lui dire que c'est défendu, et qu'il va se faire flanquer à la porte.

Les députés ne sont pas nombreux ; ils se lassent à la fin. Ils savent bien ce que c'est que l'idéal. Ils en ont assez ! Je vois avec plaisir que Maurice Barrès s'est approché au premier rang et écoute. Oui, Maurice Barrès, écoutez ça ! Vous ne sentirez pas la moindre gêne chez l'orateur.

Mon député serviable fait sa correspondance. De ma place, je lis nettement sa lettre : « Cher ami, je viens de voir le ministre, et je lui ai recommandé votre neveu avec énergie ; j'ai l'œil sur le ministre, je reviendrai à l'assaut ! »

Pauvres électeurs qui croiront, là-bas, à trois ou quatre cents kilomètres, que la France s'occupe au moins d'eux.

M. Clemenceau, à son banc, ne remue pas, et Jaurès parle ! Comme vous devez souffrir, monsieur le président du Conseil, de ne pas pouvoir détacher vos mains de votre pupitre. Vos amis croiraient que vous cédez. Or, vous avez dit : « Nous ne céderons pas ! »

Ah ! non, c'est M. Barthou qui l'a dit, mais c'est un mot de gouvernement. Il vous appartient, comme à M. Barthou, car il y a des mots de gouvernement. Je connaissais les mots de la raison, les mots du cœur, les mots de l'esprit.

Tout de même, monsieur Clemenceau, à votre place, j'applaudirais, quand Jaurès parle. Ah ! dame ! ce qu'il dit n'est pas que spirituel.

Un homme habillé comme vous et moi (moins bien que M. Briand ; quel chic !)

et qui n'a pas d'uniforme, qui porte ses moustaches dans sa bouche comme un chat un lézard, se dresse et réplique à Jaurès : « Le ministre des Affaires étrangères ne peut pas laisser passer... »

Mais c'est lui, M. Pichon, le ministre des Affaires étrangères. Comment ? il parle de lui à la troisième personne ! Je riais déjà beaucoup des évêques qui supportent qu'on dise : « Sa Grandeur ! »

Bref, M. Pichon affirme que le tsar est un ami. L'ami de qui ? Du gouvernement, de M. Pichon ? J'espère, pour l'honneur et l'avenir de la France, que M. Pichon a plus d'un ami comme celui-là, auquel il ne serrera pas la main. Mais c'est inouï ce qu'on peut dire, même de son banc, « du haut de la tribune française ».

J'ai entendu à cette séance un autre mot de gouvernement. Quelqu'un a crié, comme Jaurès parlait toujours : « Gouverner c'est prévoir ou prévoir c'est gouverner », ce qui revenait à dire, en cette occasion : « Gouverner, c'est taper avant ! » On a fort applaudi ce mot. Je ne sais d'où il venait, peu importe. Le gouvernement l'a pris pour lui et le garde.

Il doit en avoir, de ces mots, depuis qu'il gouverne, un plein lexique, d'autant plus précieux que le reste des Français ne le comprend pas, ou ne le comprend plus. Tout change, à la longue, sauf la syntaxe des ministres. Le peuple, par exemple, qui croyait bien qu'un jour ou l'autre, à force d'être traité de souverain, il comprendrait quelque chose, y renonce. Ce noble langage persistant de ministres l'ahurit. Ce n'est donc pas lui, le peuple ? Quel est le vrai peuple ? Le peuple des paysans, celui des ouvriers, des instituteurs, des postiers, des lads, celui des plongeurs de vaisselle : expliquez-vous.

Jaurès se croit obligé de se servir d'une de ses belles images familières : « Des barques pavoisées, dit-il, et étincelantes glissent sur un abîme de misères, et quand du fond de ce gouffre surgissent des damnés, c'est parmi les privilégiés un cri de scandale et d'indignation. »

Cette fois on a compris. C'est bien clair. On est dans la barque pavoisée et le peuple est dessous. Il est là, grouillant ; et malheur à lui, s'il essaye de monter ; on s'est penché, on a failli le voir, et on frissonne.

Les mains battent comme un vol d'oiseaux, vigoureuses, serrées, violentes à gauche, à peine éclaircies au centre, éparses, timides à droite ; c'était plus fort qu'elles !

Je n'ai pas vu celles de M. Clemenceau. Il les gardait sous son pupitre. Étreignaient-elle le cou de sa majorité ? Mais non, le gouvernement n'applaudit jamais ; il n'applaudit que lui. C'est un geste personnel comme ses mots de

gouvernement pour le gouvernement ; Dreyfus lui-même n'y a plus droit.

M. Clemenceau est d'ailleurs bien tranquille. Il ne perdra pas une voix. Il cherche d'autres mots, quelque chose comme : « Va toujours ! C'est du luxe ! Parle, comme si tu chantais ! » Sera-ce la peine de répondre ? Le véritable parlementarisme se moque de l'éloquence inutile.

Il faut avouer que, par moments, Jaurès s'élève, comme s'il allait, selon le conseil de Lamartine, des grands poëtes, « s'accrocher au plafond ». Il perd alors de vue l'hémicycle, où des hommes, simples, d'enthousiasme court, vite rassurés, reprennent leurs attitudes indifférentes, ou, ça et là, vulgaires.

Jaurès a fini. Je sors. Où étais-je ? Ah ! j'y suis ; je rentre à Paris (France).

Notes

SUR ÉCHASSES

Mercure de France, avril 1891.

EUGÈNE BOSDEVEIX

Mercure de France, juillet 1892. Page 187, en note :

* Depuis quelque temps Bosdeveix étudie l'œil du hibou afin d'en fabriquer un semblable qui permettra de voir la nuit.

ENTRE LES LIGNES

Le Journal, 29 décembre 1892.

ALFRED VALLETTE

Portraits du Prochain Siècle (1894). Page 7.

RACHILDE

Ibid. p. 16

LA MONDAINE

Supplément littéraire du Figaro, 20 janvier 1894.

LE FIN LETTRÉ

Supplément littéraire du Figaro, 27 janvier 1894.

CEUX QUI N'ÉCOUTENT PAS

Le Rire, 20 avril 1895.

M. FRANÇOIS COPPÉ ESSENTIEL

Revue Blanche, 15 août 1895.

LES LUTTEURS

Le Rire, 9 novembre 1895.

LA VIEILLESSE

Gil Blas, 10 mars 1903.

CONGRÈS DES POÈTES

La Plume, 15 octobre 1894. Réponse de Jules Renard à une « Enquête sur les Poètes », de Georges Docquois.

ENQUÊTE SUR LES ACADEMIES

Réponse de J. Renard à une enquête du *Mercure de France*. *Mercure*, janvier 1897.

ENQUÊTE SUR L'ALSACE

Réponse de J. Renard à une enquête du *Mercure de France*. *Mercure*, décembre 1897.

NOTES POUR LOUIS VAUXCELLES

Le Matin, 28 août 1904. Réponse à l'Enquête de L. Vauxcelles, dont le premier article avait paru le 5 août. Ces notes sont précédées d'un préambule de L. Vauxcelles, sous le titre et le sommaire ci-après : *Au pays des lettres. M. Jules Renard. – Les deux Jules Renard. – Gens de lettres, faites de la politique ! – Le romanisme de Renan. – Rachilde et M^{me} de Noailles. – De l'édilité de la critique littéraire. – « Poil de Carotte », maire de son village. – L'Académie française est un boui-boui.*

HEUREUX LES MINISTRES

L'Humanité, 11 décembre 1904.

À LA CHAMBRE

Paris-Journal, 5 juillet 1909.

Ce livre électronique a été réalisé par Françoise Pique
pour le site pour-jules-renard.fr
d'après *Les Œuvres complètes de Jules Renard*
(François Bernouard, 1925-1927)